

1635 à 1637

Pour son malheur et le leur aussi – certainement – les parents d’Altaïre s’étaient beaucoup trop aimés.

Leur passion était de celles qui travestissent la réalité. Abélard avait vu en Héloïse une étoile, et, contre l’avis de leurs deux familles, il l’avait enlevée, épousée et emportée dans son château !

Abélard, vicomte de Claviérac. Son prénom parlait pour lui, et Héloïse de Tormintal avait vraiment cru que le sort la favorisait quand elle l’avait rencontré. Il ne pouvait qu’être cet amant parfait dont parlent les romans courtois. Le hasard fait toujours bien les choses, tout le monde le sait, et c’est le hasard qui avait réuni ces deux-là.

Héloïse et Abélard. Une promesse de bonheur, en somme.

Ce qu’ils n’ont compris que trop tard – et encore, l’ont-ils compris ? – c’est qu’à part leur amour fou, ils n’avaient rien à échanger. Leur folle passion consumait tout.

Il faut dire qu’Héloïse avait été promise au marquis de la Tissaudière. Certes, il était vieux et laid, mais une parole est une parole. Quant à Abélard, il aurait dû épouser Ermeline de Calayrat, une jolie fille à la dot considérable. Et puis, le hasard.

Au cours du bal donné pour annoncer les fiançailles d’Abélard et d’Ermeline, Héloïse avait fait son entrée dans une robe de dentelle bleue et elle avait ravi le cœur du fiancé.

Personne n'avait rien compris. Qui aurait pu imaginer que l'on pouvait faire aussi peu de cas des convenances ?

Bref, les deux amants avaient pris la fuite quelques jours plus tard, et tout ce que la bonne société comprenait de gens bien-pensants les avait reniés.

Le château de Claviérac se prêtait à ce huis clos passionné. Construit sur un piton escarpé, il dominait la Dordogne et sa vallée, et on pouvait voir les intrus venir de loin. Abélard et Héloïse firent en sorte de décourager les importuns et ils s'enfermèrent dans une chambre pour s'aimer.

Dans le pays, on raconte encore qu'on peut les entendre gémir de plaisir, les soirs de pleine lune et de grand vent. Si on écoute attentivement, bien sûr !

Le vicomte se désintéressait de son domaine.

Outre sa passion pour sa jolie femme, Abélard était féru de botanique et d'astronomie : les étoiles et les fleurs avaient toujours répondu à toutes ses questions. Quand on a de telles amours, on n'a que faire des jugements acerbes d'autrui !

Héloïse multipliait les dépenses : broderies et dentelles, robes et chaussures, rien ne la satisfaisait longtemps. Ses coffres et ses malles se garnissaient de chiffons et de bijoux. Elle se parait pour son mari et passait le reste de son temps à lire ces romans qui parlent à l'envi de princes et de bergères. Ceux qui font croire que la vie est plus belle dans les pages des livres.

Ils n'auraient jamais dû devenir les maîtres de Claviérac, mais un vieil oncle avait fait d'Abélard son héritier. Il lui avait légué son titre et son domaine, et c'était pitié de voir partir à vau-l'eau un patrimoine de cette valeur. Les jaloux ne se privaient pas de critiquer.

« Aux innocents les mains pleines ! » disait-on dans leur dos.

Peu à peu, le château s'était dépeuplé.

Leurs gages n'étant plus payés, les domestiques étaient partis les uns après les autres. Il ne resta plus qu'un intendant, quelques servantes et des palefreniers. Cela suffisait car ils

ne recevaient que de rares visiteurs. Arnaud de Gondries, un neveu d'Héloïse qui s'invitait de temps en temps, et l'abbé de Boutemarelle, qui partageait avec Abélard la passion des fleurs, furent, des années durant, leur seul lien avec l'extérieur.

1637 à 1647

Et puis, Altaïre était née.

En 1637, le 8 juillet, Héloïse avait mis au monde – en gueulant comme une bête – un bébé rougeaud et furieux, aux traits crispés et aux cheveux hérissés. La canicule de cet été-là maintenait bêtes et gens dans une torpeur proche de l'hébété-tude. Les rivières s'étaient tarées et les récoltes s'annonçaient catastrophiques. De nombreux nouveau-nés étaient morts, ils n'avaient pas su résister à ces températures violentes, mais le bébé d'Héloïse avait tenu bon. Ses hurlements avaient remplacé ceux de sa mère !

On a pu dire d'Altaïre, bien sûr, qu'elle était une « enfant de l'amour » : la passion que ses parents éprouvaient l'un pour l'autre avait marqué les esprits dans tout le pays. Les gens adorent inventer de belles histoires ponctuées d'expressions fortes, et ils avaient dit qu'Altaïre était une « enfant de l'amour ». Personne n'avait compris que ce débordement de chair vagissante était arrivé au milieu des ébats d'Abélard et d'Héloïse, sans leur demander leur avis.

Elle représenta bien vite un encombrement dans la vie de ses parents qui auraient voulu continuer à s'aimer partout et tout le temps, mais elle cassa – en quelque sorte – le rythme.

Toujours dolente, toujours frustrée, Héloïse avait accepté d'embrasser ce bébé une fois par jour quand il ne sentait pas trop

mauvais. Le reste du temps, elle trouvait son babillage épuisant, et un jour vint où elle ne s'imposa plus ce baiser quotidien.

Abélard n'avait pas beaucoup regardé sa fille, d'autant plus que depuis sa naissance, Héloïse était devenue de plus en plus plaintive, au point de lui refuser sa couche aussi souvent qu'elle le pouvait. Le coup avait été rude pour lui. Il avait épousé une très belle jeune fille amoureuse et il se réveillait auprès d'une créature larmoyante et épuisée !

Il ne s'était occupé d'Altaïre que pour lui donner ce prénom qui désolait l'abbé de Boutemarelle. En affublant ce nourrisson coléreux d'un nom d'étoile, sans doute pensait-il avoir fait tout son possible et plus encore ? Comment aurait-il pu aimer ce bébé pleurnichard ? Il se désintéressa de sa fille aussitôt qu'il l'eut nommée.

L'amour ne manqua cependant pas à la petite fille, car elle avait Mamoune.

Mamoune s'appelait, en fait, Augustine.

Séduite et abandonnée par un homme sans honneur, marquée du sceau de la honte comme toutes les filles-mères, cette pauvre malheureuse, qui était la sœur de lait d'Héloïse, s'était rendue à Claviérac pour demander de l'aide. Et puis, son petit bâtard avait eu l'idée de mourir quand Altaïre était venue au monde. Elle avait tout de suite proposé son lait et la fillette en eut donc à sa suffisance. Elle but le lait d'un autre sans vergogne et grandit en santé et en vigueur.

Mamoune était un être simple et affectueux qui n'exerça aucune contrainte sur sa petite protégée. Auprès d'elle, Altaïre apprit les subtilités de la cuisine du Périgord, celle qui est savoureuse et que l'on réalise avec presque rien. Elle apprit aussi les secrets des plantes médicinales. Pour garnir les pots à onguents de sa nourrice, elle revenait de ses vagabondages avec des brassées de chélidoine et de laurier, de sureau et d'aubépine.

Le temps passa. La fille d'Abélard et d'Héloïse grandissait. On ne voyait qu'elle battre la campagne avec sa grande chienne.

Bella veillait sur elle et Altaïre n'avait peur de rien. Quand elle revenait au château, Mamoune lui caressait les cheveux et lui tressait des couronnes de fleurs en lui chantant des complaintes.

Elle esquintait bien un peu les textes des troubadours, mais le cœur y était. Grâce à sa bonne nourrice, la petite fille s'endormait avec quelques beaux refrains et sa vie était merveilleuse.

*« Se canta, que cante
Canta pas per ieu
Canta per ma mia
Qu'es al loenh de ieu »*

*« S'il chante, qu'il chante
Il ne chante pas pour moi
Il chante pour ma mie
Qui est loin de moi. »*

Mamoune lui inventait des parents merveilleux. Grâce à la baguette magique de ses mots, Abélard n'était plus un être faible et égoïste, mais un prince doté de pouvoirs magiques.

— Il parle aux étoiles, demoiselle, et les étoiles lui répondent.

Quant à Héloïse, elle n'était plus cette figure pâle et gémissante, mais une fée qui prenait son envol quand on ne la regardait pas.

— Elle va parler avec les anges, pour sûr, et puis elle revient se reposer dans son lit.

Altaïre avait bien essayé de rester éveillée pour voir sa mère s'envoler, mais elle s'était privée de sommeil en vain, car Héloïse ne s'était même pas penchée à la fenêtre !

Fille d'un prince et d'une fée, elle avait fait sienne cette noble filiation et ne doutait pas de devenir, elle-même, un être hors du commun. Bien sûr, elle n'avait que le discours de Mamoune pour témoigner de ses origines, mais cela lui suffisait. Comment aurait-elle pu mettre en doute l'amour de sa nourrice et la véracité de ses affirmations ? Altaïre s'endormait contre la poitrine aimante et se laissait bercer par les paroles et les images.

— *Meshanta erba !* (Mauvaise herbe !)

Mamoune lui disait « *Meshanta erba !* » en la couvant du regard, et – à coup sûr – c'était un compliment, car Augustine s'y connaissait en herbes et elle savait bien, elle, lesquelles servent à soulager la douleur et ne vous font jamais défaut.

De fait, la fillette avait une santé à toute épreuve, comme la mauvaise herbe, justement ! « *Una bona santat, coma un lapinon !* » (Une bonne santé, comme un petit lapin !). Elle ne tombait jamais malade et cela n'augurait guère d'un avenir glorieux, car une dame digne de ce nom se doit d'être dolente et plaintive, et Altaïre n'avait pas les qualités requises pour devenir princesse, alors qu'elle en avait parfois le projet.

Par bonheur, elle ne le savait pas, aussi courait-elle par les chemins, pieds nus et cheveux au vent, sans jamais attraper le moindre coup de froid.

La vie avec Mamoune ressemblait au paradis. La petite fille ne sut pas tout de suite que sa nourrice était simplette. D'ailleurs, qui se soucierait d'un détail aussi mince ? Elle avait de l'amour à donner, Altaïre en avait à prendre et elle prit tout. Tant pis si ses parents n'avaient pas su garder une parcelle de tendresse à redistribuer à leur enfant !

Elle savait que son père était cet être grassouillet et sombre qui s'enfermait dans sa tour et qu'il ne voulait pas y voir Altaïre, parce que les enfants dérangent tout. Elle savait aussi que sa mère était ce visage pâle noyé dans des dentelles de grand prix, au fond d'un lit de soie.

— Surveillez -la ! Empêchez-la de me fatiguer, elle m'épuise !

La fillette en avait déduit que les parents étaient des êtres lointains qu'il valait mieux ne pas fréquenter, et qu'on pouvait se passer d'eux.

Un jour, son parrain vint au château.

L'abbé de Boutemarelle était le grand vicaire du diocèse et remplaçait souvent l'évêque dans ses déplacements. Ses

absences étaient fréquentes, et c'était heureux pour Altaïre qui le détestait.

L'estime de l'abbé pour Abélard l'avait amené à accepter de devenir le parrain de sa fille, mais il n'avait pas toléré pour autant son prénom qui « puait le paganisme ». Quand il s'adressait à elle, il l'appelait « Marie ».

Affublée du prénom de quelqu'un d'autre et fortifiée dans sa méfiance par l'attitude de Mamoune qui tremblait de peur dès qu'elle voyait une soutane, Altaïre fuyait l'abbé comme un ennemi, d'autant plus que lorsqu'il la regardait, il avait du mal à cacher son dégoût. La propreté n'était pas une obsession pour sa nourrice, et cela convenait très bien à la petite fille qui détestait l'eau et le savon.

Son parrain la sermonnait et l'engageait à se comporter en « demoiselle ».

— *Vielha charònha ! Lo fuec dau ciau li tombe dessus !*

(Vieille charogne ! Que le feu du ciel tombe sur lui !)

Le langage imagé de Mamoune la remplissait d'aise, surtout depuis que cette figure de malheur avait convaincu Abélard de faire venir une préceptrice pour mener à bien l'éducation de sa fille.

— *Vielha charònha !*

— Méfie-toi des curés, petite, ce sont tous des graines de Satan !

Il faut dire que de son aventure avec le curé de sa paroisse d'origine, Augustine avait déduit que les hommes en général, et les prêtres en particulier, étaient des êtres dangereux et pervers qui profitent de vous et vous chassent de leur vie dès que bon leur semble.

Elle avait cru en Dieu au point de croire tout ce qui se disait de sa Sainte Bonté et de la compassion des hommes d'Église, mais elle avait commencé à se dire que le monde marchait à l'envers quand le père Foullonneau l'avait coincée dans la sacristie et violée. Les jambes couvertes de sang, le ventre douloureux, elle avait obéi à la violence impérieuse de cet homme sans foi.

— Oui, sans foi, demoiselle !

Il recommença souvent, et Mamoune le laissa faire. (Comment résister à l'autorité d'un curé ?) – et puis un jour, il l'avait chassée parce qu'elle était enceinte. Plus innocente que dégourdie, elle avait mendié sa vie jusqu'au château de Claviérac.

Ce fut là toute l'histoire d'Augustine, rien de bien intéressant, après tout. Qui se soucierait de la pauvre idiote qui fleurissait l'autel de l'église et la statue de la Vierge ? Une histoire banale, somme toute. On sait bien que les filles, même les plus débiles, cherchent les ennuis, et qu'elles sont les seules fautives ! Une histoire banale ? Peut-être, mais elle avait suffi pour que Mamoune apprît à Altaïre à se méfier de tous les hommes, et particulièrement de ceux qui portent une soutane !

Pour mieux convaincre sa chère petite, elle inventait des phrases bien à elle, qui martyrisaient le langage, mais suscitaient des images fortes.

— Tu verras, Pichona, les hommes c'est tout rien ! On ne peut pas en casser un pour réparer l'autre avec les morceaux du premier !

Grâce aux conseils avisés de sa nourrice, Altaïre sut très vite qu'il y avait du danger à fréquenter les églises et les curés, aussi les fréquenta-t-elle le moins possible.

L'abbé de Boutemarelle venait rarement à Claviérac, et ce fut heureux, car il ne devina rien. On lui avait dit qu'Augustine était veuve, et il l'avait cru, comme il croyait qu'Altaïre était élevée dans la crainte de Dieu.

Héloïse et Abélard s'en étaient remis à Mamoune et Mamoune avait appris à son enfant chérie à dissimuler.

Quand la préceptrice envoyée par son parrain fit son entrée à Claviérac, Altaïre se méfia d'elle sur-le-champ. Si elle plaisait à l'abbé, elle ne pouvait être qu'une source de désagréments.

Mademoiselle de Dailotte était une de ces filles sans dot et sans malice qui devaient trouver un emploi quand elles ne voulaient pas se faire nonnes. Elle savait lire, écrire et compter.

Cadette d'un hobereau désargenté, mais de trop bonne naissance pour un emploi plus médiocre, elle n'avait eu que deux options : devenir la dame de compagnie d'une maîtresse capricieuse, ou bien l'éducatrice d'un enfant indiscipliné. Entre deux maux, n'est-ce pas... ? Bref, elle avait choisi l'enfant en pensant que ce serait plus facile.

Heureusement pour mademoiselle de Dailotte, Altaïre était vive et futée, mais aussi généreuse. Elle ne tourmenta pas trop sa préceptrice, et sans beaucoup d'efforts, elle en sut bientôt autant qu'elle. Personne ne demanda jamais au professeur de rendre des comptes sur les progrès de son élève, aussi purent-elles trouver, l'une et l'autre, un arrangement satisfaisant. Mademoiselle de Dailotte devint moins guindée et passa le plus clair de son temps avec l'intendant de Claviérac qui la courtisait, et la fillette reprit ses vagabondages.

Peu de temps après le passage éphémère de l'enseignante, partie avec son amoureux qu'elle venait d'épouser, la vie à Claviérac alla de mal en pis, car il n'y avait plus personne pour gérer le domaine. Altaïre n'en souffrit pas, car, désormais, elle savait lire et pouvait se délecter des livres de sa mère et peupler ses chimères de princesses et de fées. Dès lors, il y eut deux mondes pour elle, la vie avec Mamoune et Bella, et l'autre monde, celui des rêves que l'on fait quand on est une enfant solitaire, débordant d'imagination.